

ni ma mère, ni mon père, je suis sans famille. Je suis venue ici croyant que j'avais retrouvé mon père, que vous alliez me recevoir dans vos bras, et j'étais prête à vous donner toute la tendresse, tout l'amour filial que j'ai pieusement gardé dans mon cœur pour mes parents inconnus. Vous avez éprouvé une cruelle déception, monsieur le marquis, ah ! elle est cruelle aussi pour moi et pour Mme Prudence, que j'appelle ma mère. et qui je vous le jure, croyait fermement que j'étais votre fille ; toutes deux nous avons été trompées.

Georgette s'arrêta un instant pour respirer et reprit :

— Monsieur le marquis, ne pensez pas que j'ai été éblouie par votre titre, votre grand nom et que j'ai songé seulement un instant à votre fortune ; non, je n'ai ouvert mon cœur qu'à la joie d'avoir retrouvé mon père. . . . Si je retrouvais un jour mes parents, monsieur le marquis, Dieu sait comme je les aimerais, fussent-ils pauvres, mendiant leur pain, couverts de haillons !

— Je vous crois, mon enfant, répondit le marquis très ému, oui, je crois à la sincérité des sentiments que vous venez d'exprimer, et laissez-moi vous le dire, je regrette que vous ne soyez pas ma fille. Puisse Thérèse-Inès de Mimosa avoir un cœur comme le vôtre.

Il s'inclina et mit un baiser sur le front de Georgette. Puis il l'aïda à se relever et la conduisit au canapé sur lequel il la fit asseoir.

— A présent, mon enfant, dit-il, apprenez-moi comment vous avez été abandonnée.

Georgette fit au marquis le récit qu'il connaissait déjà et tel que sa mère adoptive, le lui avait souvent fait à elle-même.

Ainsi, elle n'oublia pas ce détail de la marque du linge qu'elle avait sur elle, enlevée à l'aide d'une paire de ciseaux ou de la lame d'un canif.

— Il est certain, fit le marquis, que cela a été fait pour déconcerter les recherches de ceux qui auraient eu plus tard intérêt à vous retrouver et aussi pour détruire un indice à l'aide duquel on aurait pu retrouver votre famille.

— C'est bien ce que mes parents adoptifs ont pensé, ainsi que M. le maire de La Palud.

— Ce maire de La Palud n'a-t-il rien fait pour découvrir le lieu de votre naissance et savoir qui était cet homme, qui vous avait apportée à La Palud pour vous y abandonner ?

— Si, monsieur le marquis, des recherches ont été faites, mais elles sont demeurées sans résultat.

— Est-ce bien en 1868, au mois de juillet, que les époux Reboul vous ont trouvée dans leur étable à moutons ?

— Oui, monsieur le marquis, c'est bien en 1868, au mois de juillet.

— Vous rappelez-vous exactement la date.

— C'était le 28 juillet, répondit Georgette sans hésiter.

— 28 juillet, murmura le marquis, et c'est le 22 juillet que j'ai confié ma fille à Pedro Lamnés ; oui, tout cela est bien singulier.

Il reprit à haute voix :

— Ma chère enfant, je connais votre histoire, que Mme Prudence m'a apprise ce matin ; mais il m'est agréable de vous entendre la raconter ; il me semble que j'en éprouve un grand soulagement ; et puis j'établis un rapprochement entre votre situation et celle de ma fille.

Ces paroles du marquis auraient dû frapper Georgette et lui rappeler ce que lui avait dit Emilienne ; mais elle était encore si émue et nous pouvons même dire si troublée, qu'elle ne pensa point à la jolie dentellière. Du reste, Georgette était à cent lieues de supposer qu'Emilienne, la pauvre ouvrière en dentelles, pût être la fille du marquis de Mimosa. Il est même possible, si un doute lui était venu à ce sujet, qu'elle n'eût pas osé le manifester, dans la crainte de donner encore au marquis un faux espoir et de lui faire éprouver une nouvelle et douloureuse déception.

Sur l'invitation de M. de Mimosa, la jeune fille raconta son enfance à La Palud, puis très brièvement ce qu'elle avait souffert à l'auberge du "Faisan doré" après la mort de sa mère adoptive.

— Pauvre chère enfant ! soupira le marquis.

Il pensait à sa fille qui, elle aussi, pouvait être maltraitée, injuriée, brutalisée.

Il se leva et fit deux fois le tour du salon, marchant d'un pas saccadé, fiévreux, le regard éclairé de lueurs farouches. Mais son agitation se calma et, en se rapprochant de Georgette, sa figure reprit son expression de douceur et de bonté.

— Mademoiselle Georgette, lui demanda-t-il, avez-vous toujours l'espoir de retrouver votre famille ?

— Non, M. le marquis, répondit-elle, cet espoir je ne l'ai plus.

— C'est peut-être de la sagesse, fit-il tristement. Moi, continuait-il en s'animant, j'espère, je veux espérer toujours. . . . Vos paroles de tout à l'heure sont entrées dans mon âme, elles me réconfortent. Et je dis comme vous : " Quand un père aime sa fille comme j'aime la mienne, Dieu ne serait plus Dieu s'il ne me la rendait pas ! "

Après un bout de silence, il reprit d'un ton plein de mélancolie : — Mademoiselle Georgette, vous êtes jeune, à votre âge on a bien des espérances. . . . Pourquoi ne m'avez-vous point parlé d'un jeune artiste peintre que vous aimez et qui vous aime ?

— Monsieur le marquis. . . balbutia la jeune fille devenue rouge comme une cerise.

— Oh ! reprit vivement M. de Mimosa, je ne vous fais pas un reproche d'avoir gardé le silence sur ces choses intimes de votre cœur, je comprends et apprécie, au contraire, ce sentiment de réserve. Enfin, vous allez être bientôt la jeune et charmante épouse de M. Paul Lebrun, artiste de talent et de bel avenir. Vous voyez apparaître à vos yeux toutes les joies et le bonheur vous sourit.

— Oui, monsieur le marquis.

— Vous avez donc de puissantes raisons pour vous consoler de ne pas connaître votre famille, quand vous en retrouvez une autre dont vous serez la joie. Moi, ma chère enfant, je n'ai que ma fille, elle est tout pour moi, c'est le seul lien qui m'attache encore à la vie, la retrouver est ma dernière et unique espérance.

La voix du marquis s'était de nouveau mouillée de larmes.

Comme il eût été facile à Mme Prudence de rasséréner l'âme troublée du marquis, d'apporter un soulagement à sa grande douleur, de lui faire oublier la déception qu'il venait d'éprouver, en lui fournissant les indications qui pouvaient le mettre enfin sur les traces de sa fille !

Elle était convaincue maintenant que l'enfant enlevée à Salvignac n'était pas la petite espagnole, mais la fille de cette Mme Marguerite à qui Pedro Lamnés avait confié la petite Thérèse. Elle était convaincue également que l'auteur de l'enlèvement était Forestier lui-même.

En disant cela à M. de Mimosa, en lui parlant des papiers volés par Forestier chez le Dr. Villarceau, retrouvés par elle et depuis détruits par le feu, c'eût été réparer presque complètement le mal qu'elle avait fait et commencer sa réhabilitation.

Mais pour cela, il fallait avouer ses pensées vénales faire connaître sa cupidité, confesser hautement que dans toute cette affaire elle n'avait été qu'une misérable intrigante.

Elle n'eut pas ce courage.

Et ce fut la crainte de perdre l'affection de son fils et de se montrer à Georgette telle qu'elle était ou plutôt telle qu'elle avait été, méprisante et vile, qu'elle garda un coupable silence.

Le marquis s'était levé

Mme Prudence comprit qu'elle et Georgette devaient se retirer.

Elle se dressa debout et se tint inclinée, très humble, devant M. de Mimosa.

— Madame, lui dit-il, vous avez été trompée, je le crois ; je ne veux pas chercher à savoir quel intérêt avait à mentir, à vous tromper, comme il y a réussi, cet homme dont vous m'avez parlé. Que m'importe cela ? Hélas ! j'ai de plus sérieuses et plus graves préoccupations.

En faveur de cette jeune fille que son fiancé vous a confiée et qui vous appelle sa mère, je veux oublier la douleur que vous m'avez causée en me donnant une fausse espérance, je vous pardonne, madame. Elle s'inclina encore davantage, en murmurant :

— Oh ! merci, monsieur le marquis.

M. de Mimosa prit la main de Georgette, et lui mettant un baiser sur le front :

— C'est en même temps à vous et à ma fille que je donne ce baiser, dit-il.

Mademoiselle Georgette, ajouta-t-il, je ne sais pas si je serai à Paris lors de votre mariage ; dans tous les cas, vous me ferez plaisir en m'invitant à la cérémonie religieuse ; si je suis à Paris, je me ferai un devoir d'y assister, et j'espère que vous et M. Paul Lebrun voudrez bien accepter le cadeau de nocces que je serai heureux de vous offrir.

La jeune fille, toute confuse, ne put que balbutier ces mots :

— Oh ! monsieur le marquis.

Elle et Mme Prudence se retirèrent.

Elles remontèrent dans la voiture et, chacune se livrant à ses réflexions, elles gardèrent le silence pendant le trajet de la rue de Rivoli à la rue Lafayette.

Contre son habitude, Mme Prudence n'adressa aucune question à Elisabeth sur les ventes faites en son absence.

EMILE RICHEBOURG.

A suivre

NOUVEAU FEUILLETON

Lire dans le MONDE ILLUSTRÉ de la semaine prochaine,

LA MENDIANTE DE ST-SULPICE

PAR XAVIER DE MONTEPIN

Ce roman sera superbement illustré.